



La petite fille qui m'a sauvé la vie

Agnès
Valentin-Bey

Agnès Valentin-Bey

La petite fille
qui m'a sauvé la vie

© Agnès Valentin-Bey, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-1965-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Le rêve et le merveilleux se conjuguent en nuances infinies de bleu
pour que triomphe la justice et que l'amour exulte.*

1

Immobile, adossé à la porte de mon bureau qu'il vient de fermer sans bruit, Clément pose sur moi son regard inquiet de grand frère. Nous nous connaissons depuis l'enfance, avons poursuivi les mêmes études et avons monté ce cabinet d'architectes ensemble. Notre collaboration ne présente aucune faille. Pourtant, à cet instant, l'air paraît vibrer sous la tension ambiante.

Par la fenêtre ouverte, pénètre la cacophonie du boulevard parisien sur lequel nous avons choisi de nous installer. Le soir tombe à peine que déjà quelques néons grésillent et dessinent des arabesques de couleurs fluorescentes sur les façades grises des immeubles. Cette artère ne dort jamais ! C'est pour cette raison que nous l'aimons.

Clément, habituellement si prompt à prendre la parole, observe mon visage pâle, ma silhouette amaigrie et ne dit mot. Son silence pèse sur mes épaules tandis que je glisse quelques dossiers dans mon porte-documents. Afin de le rassurer, je domine la fatigue qui m'assaille et tente de me montrer le plus convaincant possible. « J'ai juste besoin d'un peu de recul. Et ce client en Bretagne qui souhaite rénover son centre de thalassothérapie tombe à pic. Je pars à sa rencontre et compte bien remporter le marché. »

Je perçois son hésitation à me livrer le fond de sa pensée, il désapprouve, c'est sûr, car il croit à un prétexte. Mais craint de me blesser en l'exprimant. Alors, prudent, il se tait. En effet, depuis qu'Aurélie m'a quitté, mes réactions sont devenues épidermiques et brutales. Il ne tient pas à abîmer notre amitié par ses conseils que je lui renverrais au visage.

Trois années auparavant, nous avons cherché un jeune architecte pour étoffer notre équipe. Aurélie était brillante et surpassait tous les autres candidats, nous l'avons recrutée sans hésitation. D'abord impressionné par son intelligence, j'ai été rapidement séduit par sa personnalité indépendante et rebelle.

Avant que j'en prenne moi-même conscience, Clément avait observé la transformation de notre relation. Des regards, des sourires complices l'avaient

alerté. J'avais succombé au charme de la belle, affirmait-il. Il jubilait :

— Enfin, Adrien est amoureux !

Lui, marié et père de deux enfants, qui avait pris de l'avance sur moi dans sa vie familiale m'assurait que j'allais bientôt le rattraper. Je ne démentais rien. J'avais jusque-là connu des liaisons éphémères qui ne m'avaient pas convaincu de franchir le pas. Avec Aurélie, c'était différent, je l'admirais et étais très épris. À la fois proche et distante, elle cultivait un mystère qui me troublait. Elle désirait un enfant, et grâce à ses tendres allusions à notre futur de parents, l'idée de la paternité faisait son chemin dans mon esprit et dans mon cœur. Notre avenir s'annonçait radieux. Mais c'était sans compter sur les effets dévastateurs du « bug de l'an 2 000. »

On nous promettait les pires catastrophes.

J'aspirais à comprendre et ai consulté une société de services informatiques. Le commercial m'a expliqué que les logiciels avaient été conçus de telle sorte que les deux premiers chiffres 1 et 9 de l'année étaient immuables, ce qui permettait d'arriver sans encombre jusqu'au 31 décembre 1999. Mais à minuit, si aucune modification n'avait été réalisée auparavant dans les programmes, ce ne serait pas 2 000, mais 1900 qui s'afficherait. La catastrophe serait planétaire. Rien ne fonctionnerait plus : avions, trains, hôpitaux, entreprises... et notre cabinet s'inscrirait dans le chaos général. Clément et moi, effarés par cette version moderne de Cendrillon, convaincus de la gravité de la situation, nous avons signé un contrat grâce auquel un ingénieur-informaticien œuvrerait plusieurs semaines avant la date fatidique pour nous permettre d'échapper au pire.

L'homme était compétent, il s'est montré efficace. Il était beau également : grand, brun aux tempes argentées, le regard sombre et pénétrant. Cela ne m'était pas apparu au premier regard, mais à l'attention qu'Aurélie lui portait, je lui ai reconnu un certain charme. Ajoutez à cela que son pouvoir de conjurer la malédiction fascinait la jeune femme. C'est ainsi que j'ai assisté quotidiennement au naufrage de mon couple. Clément me reprochait de ne rien tenter pour retenir Aurélie. Il ignorait les raisons de mon abdication, car je gardais pour moi la violence des échanges avec ma compagne dans notre intimité. À tel point que j'appréhendais de rentrer le soir à notre domicile et m'arrangeais pour quitter le bureau de plus en plus tard. J'avais compris que le

dialogue devenu impossible, mes efforts ne servaient à rien et j'avais cessé de lutter. Quelque part, je m'attendais au pire, et ce pire-là, concernait ma vie sentimentale.

Le 1^{er} janvier 2 000 a débuté sans encombre, aucune catastrophe ne s'est produite. Au sein du cabinet, grâce aux images télévisées, nous avons tous partagé la liesse des Parisiens réunis au pied de la Tour Eiffel pour assister, à minuit, à un feu d'artifice exceptionnel. Le soulagement nous rendait euphoriques, nous avons bu quelques coupes de champagne et dégusté des petits fours. Aurélie m'a annoncé en aparté qu'elle ne rentrerait pas chez nous et qu'elle démissionnait. J'étais le seul en cet instant, au milieu de l'allégresse générale, à éprouver du chagrin. Le pire était advenu.

Les mois qui ont suivi n'ont pas comblé le vide laissé par Aurélie. Les morceaux de mon rêve fracassé sont demeurés épars. Pour ne pas sombrer, je me suis consacré exclusivement à mon travail. Sans résultat ! J'ai perdu le sommeil et du poids. Malgré les manifestations d'amitié de Clément et de sympathie de l'équipe, devenu l'ombre de moi-même, je glissais dans un gouffre que je devinais abyssal. Rien ne semblait pouvoir me retenir.

Un soir, alors que j'étais seul au cabinet, le téléphone a sonné. Je me suis demandé qui était l'inconscient qui pouvait croire qu'il y avait encore quelqu'un au bureau, à plus de 21 heures. J'ai hésité à répondre, mais vu l'insistance, j'ai décroché. Un homme m'a salué avec courtoisie et sans surprise de me trouver-là à cette heure tardive, m'a exposé son projet. Il envisageait de rénover son centre de thalassothérapie en Bretagne et il avait pensé à notre équipe d'architectes. J'allais lui demander de rappeler le lendemain, quand il m'a indiqué que son établissement était situé dans un village dont le nom a déclenché en moi une émotion si forte que le souffle m'a manqué tout à coup. Je connaissais parfaitement l'endroit. Mes parents et moi y avons passé un été, celui de mes dix ans. Des vacances exceptionnelles, mon plus beau souvenir d'enfance. Dans l'état d'épuisement dans lequel je me trouvais, j'ai considéré que la requête de cet homme tenait du miracle et ressemblait à une main tendue, une occasion de m'échapper du quotidien dans lequel chaque jour je me détruisais un peu plus. J'ai accepté le rendez-vous, convaincu que cet appel improbable était une chance à saisir et qu'un éloignement temporaire serait ma délivrance. Un avis que Clément, mis au courant dès le lendemain, n'a pas partagé. C'est pourquoi ce

soir, nous sommes là, face à face, lui souhaitant que je reste et moi qui ai décidé de partir.

Le souffle tiède du mois de juin qui a envahi la pièce nous enveloppe comme une caresse. Je crois déceler la promesse d'un futur meilleur qu'il m'appartient de construire. Clément, visage sombre, garde le silence. Je sais combien cela lui coûte de ne pas s'exprimer. Je lui suis reconnaissant de se taire, car nous nous sommes déjà tout dit et j'apprécie qu'il ne tente rien pour me retenir.

L'air soucieux, il m'accompagne jusqu'à mon véhicule. Ses attentions me touchent et m'agacent en même temps, car il prend soin de moi comme si je souffrais d'une grave maladie. Je suis soulagé de me retrouver enfin seul au volant de ma voiture. Par la vitre baissée, son visage préoccupé, penché vers moi, me peine. Son anxiété perce à travers les mots.

— Tu m'appelles, hein ! Je compte sur toi !

— Bien sûr ! Juste quelques jours, et je reviens. Ne t'inquiète pas.

Quelques instants plus tard, je l'observe dans le rétroviseur, immobile, figé dans la contemplation de l'auto qui s'éloigne.

J'accélère. Mon soulagement grandit à mesure que la distance qui me sépare du cabinet s'allonge. Cher Clément, tu ne peux comprendre, je le vois bien, mais continuer à vivre ainsi un quotidien éprouvant aurait été suicidaire. Combien de temps encore aurais-je été capable de donner le change ? Et à quel prix ? Cet éloignement, je l'ai choisi. Il doit me permettre de me reconstruire. Cette idée, je la dois aux circonstances qui viennent de mettre ce client de Bretagne et son centre de thalassothérapie sur ma route. Je suis persuadé qu'il n'y a pas de hasard, mais des opportunités qu'il nous appartient ou non de saisir. C'est pourquoi, ce soir, je pars.

2

Il a suffi que j'entende le nom de ce village, pour que les souvenirs de l'été de mes dix ans me submergent et s'imposent avec une netteté déroutante. Blotti dans mon fauteuil, le regard dans le vague, pendant un laps de temps dont j'ignore la durée, redevenu un petit garçon, je me suis mué en spectateur des évènements enfouis dans ma mémoire depuis plus de vingt ans... et pourtant étrangement présents.

« Mes parents et moi habitons un appartement au cœur de Paris que nous ne quittons jamais. Chaque fin d'année scolaire, mes copains s'en vont les uns après les autres vers diverses destinations, tandis que moi, je reste là. Ne pas partir en vacances n'est pas une question d'argent pour ma famille. Mon père, médecin, peut s'offrir ce plaisir, mais il ne conçoit pas d'abandonner ses patients et préfère continuer d'occuper son cabinet, veillant sur eux avec complaisance, prêt à écouter à leur retour, les souvenirs ensoleillés de leur été.

Ma mère, en bonne épouse approuve les décisions de son mari et moi j'adore mes parents dont je suis l'enfant unique et chéri et ne songe pas à me plaindre. Mes rêveries m'emportent dans un imaginaire qui me rend heureux, et cela me suffit.

Un soir pourtant, alors que nous dînons, mon père nous annonce que nous passerons toutes les vacances en Bretagne. Je manque d'avaloir de travers ma cuillère de purée. Il sourit à ma mère dont, je crois, les yeux s'humidifient. Il ajoute qu'il a loué une petite maison de pêcheur sur la recommandation d'un de ses patients. S'en suivent des descriptions idylliques. Il prend la main de son épouse dans la sienne.

— Comme cela, tu pourras te reposer et retrouver des forces.

Elle acquiesce d'un sourire. Et moi, je reste muet de stupéfaction.

Si mon père a fait une entorse à ses principes, c'est que ma mère a été malade cet hiver, une affection qui ne la faisait pas tousser, mais la rendait triste. Lui aussi n'allait pas bien, car il ne parvenait pas à la guérir. Je ne sais pas si cela avait un rapport avec l'idée que je pourrais avoir bientôt une petite sœur ou un petit frère. Ils n'en parlent plus, et ça m'arrange, je n'étais pas vraiment d'accord, nous sommes bien tous les trois, il ne nous manque personne.

Dans la cour de récréation, comme chaque année nous nous interpellons les uns les autres pour connaître la destination de notre été. André et Clément mes deux meilleurs copains, m'interrogent :

— Tu pars où en vacances cet été Adrien ?

Je leur souris sans rien dire. Pourtant cette fois, la réponse pourrait-être différente de celle des années passées, mais je me tais. Je conserve jalousement la merveilleuse nouvelle. Une superstition m'habite : je crains que d'en parler, le projet s'évanouisse, comme éclate une bulle de savon. Seule mademoiselle Jannick, ma maîtresse, est dans la confidence. Nous partageons le secret.

Je garde pour moi la douceur de mes nuits qui désormais abritent mes rêves de plage et de mer. Nous allons partir en vacances ! L'idée m'inonde de joie et je bénis mon père d'une telle décision. Après une annonce pareille, je rejoins mes camarades dans leur état d'impatience. Celle-ci, bien que cachée, ne me quitte plus jusqu'au grand jour.

Ma mère ne cesse dès lors de remplir valises, paquets et cartons. Ceux-ci s'amoncellent dans un coin du salon. Satisfait, j'en contemple l'empilement tandis que mon père, chaque soir, de retour de son cabinet, fronce les sourcils en grognant :

— Avons-nous besoin d'autant de choses ? On dirait que tu déménages ma parole !

Ma mère affiche alors un air boudeur et triste à fendre le cœur du plus dur des hommes, en insistant sur la nécessité de chaque objet. Fataliste, mon père hausse les épaules, puis saisit sa main et la cajole comme une enfant.

Sa stature d'athlète lui permet de dominer le monde du haut de son mètre quatre-vingt-dix. Ses muscles saillent sous sa chemise. Sa voix est forte. Pourtant quand il s'adresse à ma mère, le colosse se fait doux et sa parole devient caresse.

Il se justifie en souriant tendrement :

— Je ne peux pas t'offrir plus d'espace que la capacité du coffre de la voiture...

Je n'ai jamais entendu mon père crier. Le ton de sa voix lorsqu'il est contrarié prévient que cela pourrait venir... mais non ! Il contrôle. Il n'a pas besoin de cela pour affirmer son autorité. Et puis, face à lui, ma mère avec sa silhouette frêle paraît si fragile. Elle ressemble aux elfes de mes livres de contes, les ailes en moins. Un souffle la ferait tomber.

Le jour du départ arrive enfin. J'ai attendu la dernière minute pour glisser mon